

Le 1^{er} janvier 1945, entre Kirn et Dachau

J'ai sept ans. J'ai trois sœurs. J'ai une maman qui s'occupe de nous. Mon papa est parti à la guerre, mais je l'aime quand même. Quand il va revenir, je vais pouvoir lui montrer ma collection de roches. J'ai des galets, du calcaire, du grès, des cristaux de quartz et même un morceau de granit. Ce sont toutes des roches allemandes. C'est important, ça.

Je ne parle pas beaucoup, sauf à toi, parce que toi, tu ne peux pas me répondre. Surtout, tu ne peux pas répéter ce que je dis. Ça aussi, c'est important. Ne jamais répéter ce que je dis, sauf à maman. Je peux tout dire à elle. À elle seulement. Et à toi.

Aujourd'hui, c'est le premier jour de la nouvelle année 1945. Il n'y a pas eu de fête, pas de feux d'artifice, mais on a bien mangé, alors c'était tout comme : on a eu des patates avec du fromage chaud et du *Kneippbrød*. Il y avait aussi du lait et un *apfelstrudel* avec des raisins secs dedans. Pendant que nous mangions, maman nous a raconté ce qui arriverait à chaque nouvel an quand papa reviendrait de la guerre. Elle disait que nous allions rester debout jusqu'à minuit, que nous allions manger des noix, des fruits frais, des gâteaux et toutes sortes de bonnes choses pour nous faire patienter. Aussi, on jouerait au *Bleigießen*. Ça, je connais déjà, mais je te raconte quand même. On prend une chandelle, et on fait fondre sa cire dans une grosse cuillère. Quand elle est bien fondu et très chaude, on la verse dans un bol d'eau froide. Quand la cire durcit dans l'eau, ça fait plein de formes drôles, un peu comme les nuages dans le ciel. Aussi, on essaie de savoir ce que l'avenir nous réserve pour la prochaine année à partir de ces formes. C'est un peu compliqué, mais c'est drôle. Et puis, lorsque minuit sonnera, nous lancerons des pétards, plein de pétards qui éclateront dans le ciel en dessinant des étoiles.

J'ai hâte que mon papa revienne. Je me souviens bien de lui, même si ça fait déjà deux ans qu'il est parti en Norvège. Maman dit que ce n'est pas si loin, et qu'il n'y a pas trop de combat là-bas. Papa occupe la Norvège, qu'elle dit. Je trouve ça étrange d'occuper un pays : ils devraient être capable de s'occuper eux-mêmes.

Ah oui, j'oubliais de te dire : je ne vais plus à l'école cette année. Ça non plus, je ne dois pas en parler, sauf à toi, alors je vais t'expliquer. Dans mon école, on faisait beaucoup de sport : de la course, plein d'exercices, des compétitions aussi. En plus de ça, on apprenait la lecture, le calcul et l'histoire. J'étais très bon, parce que Maman m'avait tout appris avant et parce que je suis très fort. En plus, on voyait des tas de choses sur les victoires de notre grande armée et sur notre Führer, mais à la maison, on n'a pas le droit de parler de ça. Jamais. C'est comme ça, que Maman dit, parce que Papa lui a demandé et que si j'aime mon Papa, je dois toujours l'écouter. Alors on n'en parle jamais. Tout de même, j'apprenais des tas de choses. Un soir, j'avais voulu montrer à ma mère que j'avais appris une belle prière à l'école. Elle était d'accord, alors je l'ai récitée comme il le fallait, le bras droit tendu vers le haut, le corps et la tête bien raides, les pieds collés, talon contre talon, d'une voix forte et claire : *Führer, mon Führer que Dieu m'a donné. Protège et conserve longtemps ma vie. Tu as sauvé l'Allemagne des abîmes de la détresse. C'est à toi que je dois mon pain de chaque jour. Demeure longtemps près de moi, ne m'abandonne pas.* *Führer, mon Führer, ma foi, ma lumière ! Heil, mon Führer !*

Je l'avais parfaitement réussie, comme on me l'avait montré à l'école, alors j'attendais des éloges, mais rien ne suivit sauf un étrange silence, et le bruit de ma petite sœur Johanna qui téétait un bout de pain. Ensuite, maman m'a simplement dit de terminer mon souper en silence. Je ne suis plus jamais retourné à l'école. C'est maman, maintenant,

qui me fait la classe tous les matins et tous les soirs. Et la prière, je ne la dis plus. Comme tout le reste.

§

Je ne sais plus quoi faire...

Josef et moi avions convenu, du moins il me l'avait ordonné et j'étais d'accord avec cette injonction, de protéger nos enfants de cette guerre maudite et, surtout, de cultiver leur ignorance quant aux préceptes nazis, sans pour autant attiser la suspicion des autorités sur la famille. Selon lui, plus que la guerre elle-même, c'est Adolf qu'il fallait craindre. Mais ça, il ne fallait pas le dire : plus encore, il fallait, du moins devant nos pairs, soutenir l'effort de guerre, agiter les drapeaux, applaudir nos victoires, décrier nos revers. Mais il ne fallait pas parler. Notre opinion était assurément la chose qui mènerait à notre perte en cette nation qui se voulait conquérante et qui ne tolérait aucun écart dans sa marche inexorable vers une victoire finale qui ne saurait tarder.

Il fallait se taire, encore et toujours, alors qu'on entendait tous les jours l'écho des bombes s'abattant quelque part entre Sarrebrücken et Frankfurt, le vrombissement des avions ennemis survolant nos maisons ou encore toutes ces rumeurs à propos des reculs de l'armée allemande, tant à l'ouest qu'à l'est. Repli stratégique, disaient les uns, difficultés circonstancielles, disaient les autres mais personne n'évoquait le moindre doute quant à la victoire finale. Silence radio du côté de Josef également, qui n'avait jamais envoyé que de brefs messages qui ne voulaient rien dire, simples rappels qu'il était vivant, que le Grand Peuple Allemand allait triompher et qu'il ne fallait pas en savoir davantage. Au moins, nous sommes relativement en sécurité à Kirn, hors de cette Sarre que convoitait

l’envahisseur français et loin de mon confesseur, le seul à qui j’avais parlé de mes doutes quant aux prétentions de notre nation.

Christoph n’avait pas un an et je portais l’enfant qui deviendrait bientôt ma première fille. Josef et moi vivions déjà dans ce silence de plomb, limitant nos échanges à l’essentiel : l’énoncé des besoins de notre quotidien et, Dieu merci, l’expression de notre affection réciproque. Au retour de l’église, j’avais néanmoins voulu échanger avec mon époux sur la nature de ma confession, lui ayant, entre autres choses, révélé que, selon le curé, le pape allait bientôt s’opposer aux nazis, que la guerre tournerait en défaveur du Reich et qu’il était de notre devoir, en tant que catholiques, de participer au mouvement de résistance nécessaire à la fin de cette guerre. Je ne pouvais, toutefois, agir sans son consentement et sans rompre plus encore les consignes qu’il m’avait clairement énoncées.

Je me souviens encore de ce regard furieux, de cette gifle, foudroyante, de la porte claquée alors que Josef sortait de la maison et des longues heures d’angoisse dans l’attente de son éventuel retour. Ce n’est que très tard, alors que Christoph dormait dans son petit lit d’osier et que je tentais de trouver une position confortable pour m’assoupir que j’entendis le loquet de la porte d’entrée et les autres bruits indiquant le retour de mon mari, qui bientôt s’allongera à mes côtés, silencieux. Il posera sa main sur mon ventre et me chuchotera ces mots, dont je me souviens encore :

Écoute-moi bien. Je suis un enseignant. Je suis donc un membre du parti, un nazi. Il le faut. Rien ne doit indiquer le contraire. Aussi, nous allons quitter Elversberg dès que possible; d’ici là, tu ne parles plus à ton confesseur et tu ne vas plus à l’église. Parle à Dieu dans ta tête, si tu y tiens, mais n’oublie pas : je veux que ma famille survive à cette guerre, je veux vivre toute ma vie avec toi, je veux voir nos enfants grandir, je veux

connaître mes petits-enfants; aussi, sois patiente. Un jour, tout ça sera derrière nous. En attendant, nous sommes une bonne famille allemande, nous faisons des enfants pour faire grandir le Reich et nous sommes reconnaissants pour tout ce que fait le Führer, mais nous ne parlons à personne de ce que nous pensons vraiment. Personne.

Quelques jours plus tard, Josef avait réussi à se faire transférer dans une école de Kirn, sa ville natale, et nous nous y installions, heureux de nous éloigner de la Sarre et de la menace française s'y exprimant de plus en plus clairement, de même que silencieux devant nos nouveaux voisins quant aux motifs réels de ce chambardement. Tout de même, je garderai longtemps en tête les promenades en forêt de mon enfance, et même ce petit parc au bout de la *Freidrichstrasse* maintenant dégarni par cette tour en l'honneur du Führer, devant lequel je rêvais de la famille que j'aurais avec l'homme qui serait à mes côtés.

Et maintenant, je suis seule avec mes quatre enfants, mon mari est bien loin, occupé à éduquer les jeunes norvégiens au sein des forces d'occupation allemandes, et je dois trouver quoi faire avec ce petit Christoph, maintenant un grand garçon, qui devra incessamment se joindre à la *Deutsches Jungvolk* et qui, déjà, apprend à chanter les louanges de son Führer.



Je m'appelle Johannes Ries¹.

Je connaissais bien la guerre, moi qui embrassai la prêtrise alors qu'un jeune étudiant serbe amena, par un geste meurtrier, tout un continent à baigner dans le sang de

¹ Voir https://de.wikipedia.org/wiki/Johannes_Ries

millions de ses fils. Tout jeune aumônier de ma petite commune, la guerre sévissait aux portes de l'Allemagne et on me demandait d'haranguer mes fidèles à coup de « *Gott mit un*² ». Je le faisais, parce qu'il le fallait, sans doute, pour que les familles et que la nation puissent survivre à ce que l'on faisait vivre à nos frères chrétiens français, et subsister malgré ce que tous éprouvaient devant le manque, devant les deuils, devant l'horreur des champs de bataille, devant le péché capital de la mort de l'homme par l'homme. Nous étions pourtant supposés, nous le clergé, être porteurs du message du dieu-devenu-homme, notre foi devait être amour, comme Il nous l'avait demandé, notre colère devait se diriger uniquement contre les usurpateurs de Sa foi. Au plus profond de mon âme, je réprouvais les gestes que je posais; j'étais persuadé qu'un jour, mon Dieu me demanderait de répondre de mes actes et de mes paroles. À ce moment-là, je devrai lui avouer que j'ai agi à l'encontre de ses enseignements, et je serai certainement puni. Mon sacerdoce s'amorçait ainsi par un déni flagrant de mes responsabilités en tant que porteur de la Parole. Je soutenais celui qui utilisait le fusil en mon nom et qui tuait mes frères. J'étais pire que le meurtrier : je nourrissais le motif du crime.

Et maintenant, alors que s'amorce l'an 1945 et que mon dernier souffle arrivera bientôt, alors que chacune des fibres de mon corps ne souhaite qu'un ultime relâchement, alors que la faim et la soif m'abandonnent tant l'eau et la nourriture perpétuent mes souffrances, je doute. Aurais-je pu croire, comme certains de mes concitoyens, à cette Grande Allemagne qu'on construisait sur les cadavres des faibles? Aurais-je dû, plutôt, me taire et faire semblant, comme tant d'autres, devant les horreurs d'abord dites, puis commises, par ce misérable qui se prétend Führer et par ses hommes de main, pantins,

² Dieu est avec nous

opportunistes, sadiques ou psychopathes? Pourtant, je ne devrais pas douter : les quelques trois années que j'ai passées ici auraient dû me convaincre que mon devoir d'humain aurait été de m'être battu, arme au poing, dès 1933, pour que ce régime funeste n'arrive jamais à polluer le cœur de mon pays. J'avais protesté, j'aurais dû crier. J'avais refusé, j'aurais dû pourfendre. J'avais tenté de semer le doute, j'aurais dû m'opposer avec violence. J'avais prêché l'amour de mon prochain, j'aurais dû crier à la Guerre Sainte.

Aujourd'hui, je suis comme un pauvre Christ en croix, impuissant, humilié, souffrant dans sa chair et hurlant son désarroi face à son Père cruel et je doute. C'est ma douleur d'humain qui m'éloigne de ma foi. Et je sais, dans le fond, que je n'y aurais rien pu : je ne suis pas un combattant, aucune violence ne m'habite, même après ces trois longues années dans ce camp infesté par le typhus et, surtout, exploité avec un atroce brio par cette organisation machiavélique qui porte à l'avant-plan tout le mal que l'homme peut faire.

Je vais mourir bientôt. Ça, je le sais. Enfin.

Quand je suis arrivé ici, je pensais que mon séjour serait des plus brefs, car je savais bien ce qu'on y faisait. Dès 1934, j'avais pris connaissance de l'existence du camp de Dachau, par la lecture d'un brûlot communiste qu'on m'avait remis sous le manteau, après un sermon où j'avais rappelé mes paroissiens à leur devoir d'amour, malgré la haine qu'on semait déjà. L'homme qui m'avait remis discrètement le livret couvert d'une écharpe qui avait vu de meilleurs jours m'avait dit, avant de rejoindre le flot des croyants qui quittaient l'église, empruntant la *Schulstraße* d'un pas pressé de briser leur jeûne dominical : *Lieber*

*Pfarrer, sagen Sie mir, dass es nicht stimmt, und ich glaube Ihnen*³. C'est ce qu'il m'avait dit avant de disparaître.

Aussi, dès que j'avais pu être seul, j'avais pris connaissance du petit ouvrage. C'était écrit en français. Né à Elversberg et fier Sarrois, cette langue m'était familière, quoique l'exercice d'une lecture attentive de ce texte allait requérir plus que les quelques minutes qui m'étaient disponibles. J'avais donc dû attendre la nuit pour m'y atteler, après avoir soigneusement dissimulé l'ouvrage sous ma couche.

C'est ainsi qu'à la lueur de la chandelle qui accompagnait habituellement mes prières insomniaques, je pris contact avec le récit *Au camp d'assassins de Dachau : quatre semaines aux mains des bandits à chemise brune*. C'était écrit par un certain Hans Beimler, qui se disait député du Reichstag et dirigeant politique du Parti Communiste Allemand en Bavière; l'édition, produite à Paris, datait de 1933. En couverture, on devinait déjà, par l'iconographie, le caractère propagandiste de la chose.

D'emblée, je dois avouer que le communisme m'horripile et m'interpelle à la fois : d'une part, la dialectique associée à la lutte des classes désigne des irrémédiablement bons et des irrémédiablement mauvais parmi mes frères humains, alors que ma foi m'amène à penser, peut-être à tort, que la lumière de Dieu peut toucher quiconque veut bien la voir. Les bolchévistes souhaitent le conflit et identifient les inévitables vainqueurs historiques, ce qui, en soi, attise le conflit : Hitler ne s'est-il pas servi à pleines mains de cette tangente du communisme pour légitimer ses premières agressions sur le peuple allemand? D'autre part, le communisme s'oppose à l'oppression de la classe ouvrière et à l'usurcation de leur

³ Cher aumônier, dis-moi que ce n'est pas vrai et je te croirai.

travail. Il y a en cette posture quelque chose de profondément chrétien, du moins une proximité idéologique avec ceux qui réfèrent le plus directement possible à la parole du Christ, tel Saint-François-d'Assise.

Je m'étais dit que l'allais tout de même aborder le contenu du petit livret que l'homme m'avait remis en tentant de faire abstraction de son orientation politique. Or, la lecture me fut des plus pénibles, précisément parce que j'avais souhaité un regard objectif sur ce récit des tortures et du traitement abject subi à Dachau par le député Beimler et par ses camarades prisonniers. J'avais ressenti son humiliation, souffert dans ma chair d'homme de ses passages à tabac et je m'étais identifié à sa résilience exemplaire et à son indignation légitime. Ce qui me heurtai le plus est qu'à la lecture, j'approuvais sa haine et souhaitais qu'une vengeance s'exerce sur ses bourreaux, moi, un pacifiste qui avait vu la Grande Guerre, qui avait été un témoin impuissant des souffrances innommables de mes frères allemands et français, qu'on avait expédié *ad patres* des plus horribles façons possibles, dans la boue des tranchées. J'avais aussi vu les survivants, mutilés dans leur chair et dans leur esprit. J'avais lutté pour que ma foi survive à ces atrocités, et j'avais réussi, me commettant pour toujours à enjoindre mes semblables à la Paix sur Terre, à dénoncer la haine, à réprover la violence.

Je n'ai jamais pu revoir l'homme qui m'avait remis le livre. De toute manière, je ne sais pas ce que j'aurais pu lui dire.

Et me voilà maintenant depuis trois interminables années à Dachau, parce que j'avais dit la vérité, parce que j'avais refusé de célébrer un régime politique que ni moi ni mon Dieu ne pouvaient cautionner et parce que j'avais osé mettre en doute la Victoire Ultime. Je ne veux pas te dire tout ce que j'ai vécu dans cet enfer sur Terre, car tu ne croirais

plus en la beauté du monde. Tu ne sauras pas tout ce que j'ai vu, tu ignoreras tout ce que j'ai entendu, mais d'autres te raconteront, peut-être, comme Beimler, ce qui s'est passé ici. Peut-être aussi verras-tu, un jour, des photos des cadavres qui s'empilaient, tous les jours et de plus en plus nombreux, à la porte des fours chargés de les faire disparaître. Peut-être même pourras-tu visiter ces lieux et constater de tes propres yeux tout ce qu'on y faisait, imaginant les prisonniers se faire battre jusqu'à en perdre conscience, attachés nus sur ces tables que tu vois maintenant et qui auront subsisté à leurs victimes et à leurs bourreaux. Sans doute souhaiteras-tu, toi aussi, que plus jamais ces choses n'arrivent.

Ce serait bien, dans le fond. Cela voudrait dire que Dachau n'existe plus, et que tous les autres camps où des atrocités pires encore ont été commises au nom d'une patrie éprise de la folie d'un seul homme auront été fermés. Cela signifiera également que la Grande Allemagne aura perdu la guerre. Tu t'imagineras, pour un temps, que de telles choses ne se produiront plus jamais et tu pourras vivre dans un pays en paix qu'on reconstruira et qui retrouvera un semblant de normalité. Peut-être même deviendra-t-il prospère, qui sait.

Et puis, bientôt, tu te réveilleras. Tu ouvriras les yeux et tu verras que le Mal ne s'est jamais vraiment arrêté. Tu constateras qu'il y a toujours eu, quelque part sur Terre, des endroits où l'on tue des innocents au nom d'une foi, d'un principe idéologique ou pour la préservation d'un gain. Et toi aussi, tu perdras la foi, car Dieu n'existe pas sans le Mal. Et, toi aussi, tu souhaiteras que tout s'arrête.

Je m'appelais Johannes Ries. Maintenant, je ne suis plus rien.